

Comment écrire une histoire aréale de la traduction ?

Antoine Chalvin

► **To cite this version:**

Antoine Chalvin. Comment écrire une histoire aréale de la traduction?. Chalvin Antoine; Lange Anne; Monticelli Daniele. *Between Cultures and Texts: Itineraries in Translation History = Entre les cultures et les textes: itinéraires en histoire de la traduction*, Peter Lang, pp.77-86, 2011, 978-3-631-61744-1. <<http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten>

seitentyp=produkt

pk=59839>. <hal-01313616>

HAL Id: hal-01313616

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01313616>

Submitted on 12 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment écrire une histoire aréale de la traduction ?

Le présent article se veut une très modeste contribution à la méthodologie de l'histoire de la traduction. Il s'appuie notamment sur la réflexion menée dans le cadre d'un projet du Centre d'étude de l'Europe médiane (INALCO, Paris) visant à rédiger une *Histoire de la traduction (littéraire) en Europe médiane*¹. Nous désignons sous le terme *Europe médiane* les pays européens situés entre le monde germanique et le monde russe. La notion est donc plus large que celle d'Europe centrale et orientale, puisqu'elle inclut par exemple la Finlande et la Grèce. Dans notre projet, nous avons toutefois exclu la Grèce, pour des raisons que j'expliquerai plus bas.

En évoquant quelques-uns des problèmes méthodologiques généraux posés par une histoire de la traduction couvrant un nombre de langues relativement important, je présenterai évidemment les réponses que nous y avons apportées dans le cadre de notre projet.

1. Qu'est-ce qu'une histoire aréale de la traduction ?

L'histoire de la traduction, parce qu'elle est l'histoire d'une *relation* entre deux objets complexes que l'on peut appeler, pour simplifier, la *culture source* et la *culture cible*, dispose d'une très large gamme de possibilités pour définir son objet d'étude. Le périmètre d'une étude sur l'histoire de la traduction peut être délimité par six critères principaux, trois concernant la culture source et les trois autres la culture cible:

Culture source	Culture cible
1. Époque(s)	4. Époque(s)
2. Lieu(x)/langue(s)	5. Lieu(x)/langue(s)
3. Œuvre(s)	6. Traducteur(s)

On pourrait établir une typologie des champs d'étude en croisant ces six critères. La représentation d'une telle typologie serait en revanche assez difficile, car chacun de ces critères peut se combiner librement avec tous les autres, ce qui

1 Projet financé par le programme Émergence(s) de la Ville de Paris.

nécessiterait un tableau en six dimensions ! Je me contenterai ici d'approfondir le critère géographico-linguistique, afin de préciser ce que j'entends par « histoire aréale » de la traduction.

Si l'espace est par définition continu, le critère géographico-linguistique applicable pour délimiter le champ d'une histoire de la traduction est, lui, de nature discontinue : pour ce type d'étude, en effet, l'espace pertinent est déjà segmenté en objets individuels, à savoir les entités politiques ou territoriales (États, régions) et les aires linguistiques. Il serait probablement peu intéressant d'utiliser une segmentation géographique différente, par exemple d'étudier l'histoire de la traduction dans les zones montagneuses ou sous les climats tropicaux.

Ces entités géographico-linguistiques pré-existantes peuvent être regroupées de diverses manières pour définir plusieurs échelles ou niveaux, aussi bien pour l'espace d'origine des œuvres traduites que pour l'espace d'arrivée des traductions. L'étude peut concerner un nombre de pays ou de langues illimité (l'ensemble du monde), ou un objet unique (une seule langue ou un seul pays), ou un nombre délibérément limité de pays ou de langues. Dans ce dernier cas, je distinguerais au moins deux façons de constituer l'ensemble : soit en regroupant des entités peu nombreuses et/ou non contiguës (par exemple la France et la Bulgarie) pour former un ensemble que je qualifierai de *discontinu*, soit en regroupant des entités plus nombreuses et en principe contiguës. Ces deux types de regroupements appellent des recherches ayant une visée différente : dans le premier cas, il s'agira surtout de *comparer* l'histoire de la traduction dans quelques pays ou quelques langues ; dans le second cas, celui d'un espace large et continu, il sera probablement possible et plus intéressant d'étudier *de façon globale* l'évolution de la traduction au sein de cet espace.

En appliquant ces quatre niveaux géographico-linguistiques à l'espace d'arrivée et à l'espace d'origine, on obtient seize types théoriques, d'un intérêt pratique et gnoséologique inégal. Je les représente dans le tableau ci-dessous, en leur donnant un nom et en illustrant chacun d'eux par un exemple imaginaire. Ces seize types s'organisent en quatre grandes catégories que je propose d'appeler *histoire monosource* (première colonne), *histoire universelle* (dernière colonne), *histoire comparée* (deuxième colonne et deuxième ligne) et *histoire aréale* (troisième colonne). Je réserve le nom d'*histoire aréale* aux cas où l'espace d'arrivée est limité et continu. Cette histoire aréale se subdivise en quatre sous-types selon la nature de l'espace d'origine : *histoire aréale monosource*, *histoire aréale comparée*, *histoire biaréale* et *histoire aréale à source universelle*.

Espace d'origine \ Espace d'arrivée	Unique	Limité discontinu	Limité continu	Sans limitation
Unique	1. Histoire monocible monosource (traduction de la littérature estonienne en français)	5. Histoire comparée monosource (traduction de la littérature estonienne en français et en bulgare)	9. Histoire aréale monosource (traduction de la littérature estonienne en Europe médiane)	13. Histoire universelle monosource (traduction de la littérature estonienne dans le monde)
Limité discontinu	2. Histoire monocible comparée (traduction en français des littératures anglaise et japonaise)	6. Histoire bicomparée (traduction des littératures anglaise et japonaise en français et en bulgare)	10. Histoire aréale comparée (traduction des littératures anglaise et japonaise en Europe médiane)	14. Histoire universelle comparée (traduction des littératures anglaise et japonaise dans le monde)
Limité continu	3. Histoire monocible à source aréale (traduction des littératures asiatiques en France)	7. Histoire comparée à source aréale (traduction des littératures asiatiques en français et en bulgare)	11. Histoire biaréale (traduction des littératures asiatiques en Europe médiane)	15. Histoire universelle à source aréale (traduction des littératures asiatiques dans le monde)
Sans limitation	4. Histoire monocible à source universelle (traduction en finnois)	8. Histoire comparée à source universelle (traduction en français et en bulgare)	12. Histoire aréale à source universelle (traduction en Europe médiane)	16. Histoire biuniverselle (traduction dans le monde)

2. Problèmes méthodologiques posés par une histoire aréale de la traduction

2.1. Le premier problème que pose la réalisation pratique d'une histoire aréale de la traduction est celui du choix ou de la délimitation de l'aire. Pourquoi étudier l'histoire de la traduction dans tel ou tel ensemble de pays ou de langues ? Cela n'a véritablement de sens que si cette aire présente une cohérence suffisante du point de vue des modalités d'exercice de la traduction et/ou du rôle culturel joué par celle-ci. Il faut, en d'autres termes, que les pays ou les langues étudiés appartiennent, pour la période considérée ou pour une partie importante de celle-ci, à un même *paradigme traductionnel*, et qu'ils se distinguent à cet égard des régions ou des langues environnantes, c'est-à-dire qu'ils constituent ce que l'on pourrait appeler une *aire traductionnelle*, ce qui n'est pas nécessairement le cas de toutes les aires politiques, linguistiques ou culturelles.

Il est évidemment impossible de définir le paradigme traductionnel d'une aire avant de l'avoir étudiée, puisque la caractérisation précise de ce paradigme est justement l'objet de l'histoire aréale de la traduction, mais l'on doit tout de même entrevoir l'existence d'un tel paradigme commun pour pouvoir délimiter l'aire à étudier. On peut pour cela avoir quelques intuitions fondées sur la connaissance de l'histoire culturelle et linguistique. Dans le cas de l'Europe médiane, alors que nous sommes encore au seuil de notre étude, nous avons déjà la quasi-certitude qu'elle constitue bien une aire traductionnelle à part entière. Les facteurs de cohérence révélés par l'histoire culturelle et linguistique sont en effet suffisamment forts et distinguent cette aire aussi bien de l'Europe occidentale que du monde russe. Nous avons identifié à ce stade au moins cinq facteurs de cohérence, valables à des degrés divers et avec quelques nuances pour tous les pays de la zone.

1) Toutes les langues écrites qui devaient devenir les langues nationales des États actuels se sont développées grâce à la traduction de la Bible (certes à des époques très différentes selon les sous-ensembles régionaux) ;

2) Les éveils nationaux ou les mouvements qui ont conduit à la constitution d'États nations ont été relativement tardifs (XVIII^e-XIX^e siècles) ;

3) Ces pays ont presque toujours occupé une position « périphérique » du point de vue de la circulation des idées et des courants culturels européens, et ils ont cherché à se positionner par rapport au « centre » incarné par l'Europe occidentale ;

4) Pour cette raison, les littératures profanes en langues nationales se sont constituées et ont évolué en grande partie grâce à la traduction : dans la phase de formation, les auteurs sont passés progressivement de travaux de traduction-adaptation d'ouvrages étrangers à des créations personnelles ; par la suite, un certain nombre de courants ou de genres nouveaux sont arrivés par l'intermédiaire de traductions d'œuvres étrangères ;

5) Tous ces pays se sont retrouvés après la Seconde Guerre mondiale dans la sphère d'influence de l'Union soviétique et la quasi-totalité d'entre eux ont connu jusqu'en 1989 un régime totalitaire qui a influencé les modalités d'exercice de la traduction.

Pour des raisons liées à la cohérence du paradigme traductionnel, nous avons exclu la Grèce de notre domaine d'étude. En effet, plusieurs de ces facteurs de cohérence ne sont pas valables dans son cas : la langue écrite ne s'est pas constituée par la traduction de la Bible, la Grèce a été longtemps l'un des centres culturels de l'Europe et non une périphérie, et, contrairement à la Finlande, elle n'a pas fait partie de la sphère d'influence de l'Union soviétique.

Sur la base de ces facteurs de cohérence, on peut raisonnablement supposer que l'Europe médiane constitue ce que l'on pourrait appeler une *aire traductionnelle hétérocentrée* (cf. figure 1 ci-dessous). Celle-ci se caractérise par des flux traduc-

tifs entrants très importants et des flux sortants faibles. Les flux de traduction internes peuvent être d'importance variable dans les différentes parties de l'aire. Au sein de celle-ci, certains pays peuvent fonctionner comme des centres secondaires pour d'autres pays, comme ce fut le cas par exemple de la Finlande pour l'Estonie au début du XX^e siècle.

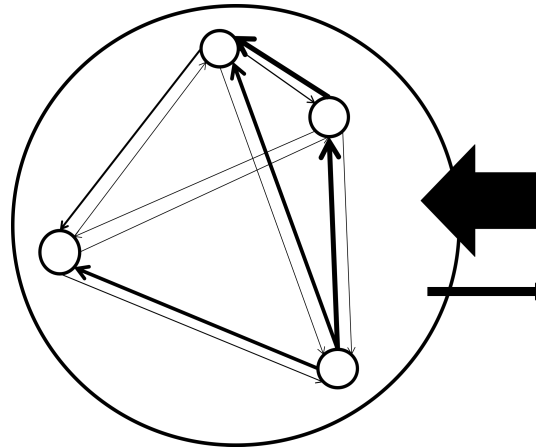


Figure 1 : Aire traductionnelle hétérocentrée

Une *aire traductionnelle autocentrée*, comme l'Europe occidentale, présente une configuration inverse (cf. figure 2) : des flux entrants relativement faibles, des flux internes importants, et, si l'aire fonctionne comme centre pour d'autres aires, des flux sortants également importants.

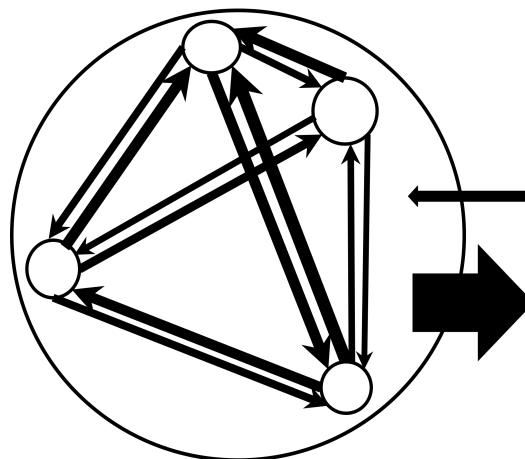


Figure 2 : Aire traductionnelle autocentrée

Dans la mesure où une histoire aréale de la traduction s'intéresse principalement aux traductions réalisées à l'intérieur de l'aire, c'est-à-dire aux flux entrants et aux flux internes, l'étude d'une aire hétérocentrée semble à première vue plus complexe, puisqu'il s'agit d'étudier non seulement les relations de traduction entre les différents pays d'une même aire, mais aussi et surtout la relation traductive de cette aire avec une aire extérieure qui constitue le centre par rapport auquel elle se positionne. En outre, certains chercheurs, comme les représentants de la théorie du polysystème, considèrent que dans les systèmes littéraires périphériques la littérature traduite joue un rôle beaucoup plus important et exerce une influence novatrice sur la culture cible (Even-Zohar 1990: 47-48), ce qui accroît incontestablement la complexité de l'objet d'étude.

Une même aire peut évidemment être hétérocentrée à certaines périodes de son histoire et autocentrée à d'autres. On peut ainsi considérer que l'Europe occidentale du Moyen Âge et de la Renaissance était une aire traductionnelle en grande partie hétérocentrée, le centre présentant la particularité d'être situé à une époque antérieure (traduction des classiques latins et grecs).

2.2. La délimitation de l'aire n'est évidemment qu'un préalable. Il convient également de définir les aspects de l'histoire de la traduction qui seront étudiés. Quelles sont les finalités de l'étude ? À quelles questions doit-elle répondre ? C'est là un thème de réflexion classique en méthodologie de l'histoire de la traduction (cf. notamment Torop 1989, Pym 1998, D'Hulst 2001). Le chercheur dispose en cette matière d'une grande liberté de choix et l'on ne saurait prétendre imposer une approche plutôt qu'une autre. Certains, comme Anthony Pym (1998), privilégient l'étude des traducteurs, d'autres l'étude des traductions en tant que textes, d'autre encore les rapports de la littérature traduite avec le polysystème littéraire, etc. Dans ce qui suit, j'exposerai simplement les choix que nous avons faits dans le cadre de notre projet, avec le souci d'écrire une histoire totale, c'est-à-dire de couvrir par notre questionnement tous les aspects du sujet, et notamment d'intégrer dans l'histoire de la *pratique* de la traduction des éléments d'une histoire du *discours* sur la traduction, pour reprendre une dichotomie analysée notamment par Judith Woodsworth (Woodsworth 1998: 101). Nos questions correspondent en partie avec celles qu'Anthony Pym assigne à ce qu'il appelle l'archéologie de la traduction : « Who translated what, how, where, when, for whom and with what effect ? » (Pym 1998: 5), ainsi qu'avec les questions de la rhétorique antique résumées dans le fameux hexamètre mnémotechnique de Quintilien : *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando ?* (Qui, quoi, où, avec quels moyens, pourquoi, comment, quand ?), questions que Lieven D'Hulst complète fort justement par *cui bono?* (pour le profit de qui) (D'Hulst 2001: 24-30). Nous organisons nos questions en deux parties et développons davantage la question des effets de la traduction.

I. La pratique de la traduction. Cette partie inclut en réalité aussi le discours sur la traduction dans la mesure où il procède de la pratique (discours des traducteurs) et où il l'influence (théories prescriptives).

1. *Qui traduit ?* Le traducteur : statut et visibilité, formation, conditions de travail et de rémunération, etc.

2. *Que traduit-on ?* Les ouvrages traduits : nombre, langues d'origine, choix, facteurs et contraintes éventuelles qui l'influencent, débats éventuels sur le choix des œuvres, conditions de publication, censure, décalages éventuels entre le corpus traduit et le canon littéraire des pays d'origine.

3. *Comment traduit-on ?* Évolution des manières de traduire et de la réflexion théorique sur la traduction.

II. Le rôle culturel de la traduction

4. *Effets sur la langue* : rôle de la traduction dans l'évolution de la langue écrite ou la réalisation d'outils lexicographiques.

5. *Effets sur la littérature* : rôle de la traduction dans la formation et l'évolution des littératures originales.

6. *Effets sur la société* : pour qui traduit-on au cours des siècles ? réception des œuvres traduites auprès du ou des publics, influence sur les autres domaines de la culture locale, l'identité nationale, religieuse, etc.

2.3. Une fois le questionnement défini, reste à savoir comment apporter des réponses à ces questions en prenant en compte tous les pays ou langues de l'aire étudiée (dans notre cas, seize langues). Se pose ici le problème des compétences linguistiques et scientifiques, de l'accès aux sources et des connaissances préalables permettant d'utiliser et d'interpréter ces sources correctement. La solution la plus évidente consiste à mener une telle étude sous la forme d'un travail collaboratif réunissant des spécialistes de chacune des langues. C'est la voie que nous avons choisie, en constituant une équipe de vingt-deux personnes² (un ou deux spécialistes pour chacune des seize langues concernées). Mais comment organiser concrètement ce travail ? La réponse à cette question dépend en fait des objectifs visés en matière de structuration du résultat.

2.4. Pour tous les types de travaux concernant une aire formée d'un grand nombre d'entités singulières, on peut distinguer principalement deux modèles de structuration.

1) *Modèle juxtapositif*, fragmenté, procédant par juxtaposition d'études individuelles. Ce modèle est évidemment le plus facile à mettre en œuvre dans le cas

2 Anikó Ádám, Irina Babamova, Katarina Bednarova, Antonia Bernard, Martin Carayol, Marcel Černý, Antoine Chalvin, Ildikó Józán, Nenad Krstic, Jean Kudela, Mirela Kumbaro, Maryla Laurent, Hélène Lenz, Jean-Léon Muller, Frosa Pejaska, Riikka Rossi, Tatiana Sirotchouk, Astra Skrabane, Katre Talviste, Krassimira Tchilinguirova-Ivleva, Dainius Vaitiekūnas, Marie Vrinat-Nikolov.

d'un projet collectif, chaque contributeur se chargeant d'une étude sur un sujet précis. Le degré de systématisme dans la couverture du champ peut varier, depuis des « coups de projecteur » sur quelques cas typiques ou exemplaires formant un assemblage non systématique (exemple archétypal : les actes de colloque) jusqu'à un inventaire complet de chacune des entités constituant le champ (exemple archétypal : les encyclopédies).

2) *Modèle intégratif*, synthétique, ne séparant pas totalement les différentes entités constituant l'aire, mais cherchant à dégager les grandes tendances, les points communs, les divergences, etc., c'est-à-dire (dans le cas d'une histoire de la traduction) à caractériser de façon globale le paradigme traductionnel de l'aire et ses éventuelles variations locales.

Ce deuxième modèle, plus difficile à mettre en œuvre, nous semble aussi plus intéressant et plus nécessaire dans l'état actuel de la recherche. En effet, il existe déjà de nombreux ouvrages de type juxtapositif sur l'histoire de la traduction dans différents pays, dont certains présentent un caractère relativement systématique, par exemple la seconde partie de l'encyclopédie de la traduction publiée par les éditions Routledge (Baker 1998), qui couvre quelques pays de l'Europe médiane, ou encore l'*Encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction* publiée par les éditions de Gruyter (Kittel et al. 2004-2007), dont le volume 3 couvrira la plupart des pays de notre aire. En revanche, il n'existe guère d'exemples d'études de type intégratif.

Le modèle intégratif rend nécessaire une méthode de travail spécifique, en deux, voire trois temps :

1) collecte d'informations auprès de spécialistes de chacune des langues et selon un modèle homogène (dans le cadre de notre projet, la collecte d'informations se fait sur la base d'un questionnaire détaillé comportant 112 questions qui reprennent la structure générale du questionnement présentée ci-dessus),

2) analyse et comparaison des matériaux, rédaction d'une synthèse par une équipe réduite (dans notre cas, un comité de rédaction de quatre membres³),

3) examen et validation du résultat par l'ensemble des spécialistes des différentes langues.

2.5. Le choix d'un modèle synthétique/intégratif ne résout évidemment pas la question de l'organisation plus précise de l'exposé, en d'autres termes du plan de l'ouvrage. S'agissant d'une *histoire* de la traduction, il semble naturel que le premier niveau de structuration (les grandes parties ou les grands chapitres) ait une dimension chronologique.

Pour notre projet, nous avons prévu quatre grandes parties chronologiques reflétant l'évolution des finalités, des modalités d'exercice et du rôle de la traduction en Europe médiane :

3 Antoine Chalvin, Jean-Léon Muller, Katre Talviste, Marie Vrinat-Nikolov.

1. Au fondement des langues écrites: la traduction des textes religieux.
2. La traduction et la formation des littératures profanes.
3. La traduction et la modernité littéraire.
4. Traduire sous le totalitarisme.

Ces parties découlent assez naturellement des facteurs de cohérence de l'aire traductionnelle énumérés plus haut. Elles peuvent être qualifiées de chronologiques à condition de comprendre ce terme sans rigueur excessive, car ces périodes peuvent en réalité correspondre à des dates différentes selon les pays. Elles constituent plutôt quatre grandes étapes dans l'évolution du paradigme traductionnel, des étapes qui se succèdent dans le même ordre pour chacun des pays, mais pas nécessairement au même moment (à l'exception de la dernière). Les quatre grandes parties de l'ouvrage présenteront donc inévitablement des chevauchements chronologiques, et certaines périodes intermédiaires entre deux de ces grands moments risquent d'être étudiées moins en détail parce qu'elles sont moins essentielles pour notre problématique principale. Celle-ci étant centrée sur l'étude du rôle de la traduction, elle conduit naturellement à privilégier les périodes où ce rôle était le plus novateur ou le plus important.

L'organisation de l'exposé au sein de ces parties chronologiques dépend du mode de rédaction choisi, c'est-à-dire principalement du mode d'utilisation et d'intégration des données relatives aux différentes aires linguistiques. C'est un problème délicat à résoudre et que nous n'avons pas encore tranché, notamment parce que la solution dépendra des informations que nous recueillerons. Une possibilité théorique consiste à organiser l'exposé en suivant la structure générale du questionnaire (les six grandes questions). Pour chacune de ces questions, il faudra dans un premier temps exposer de façon synthétique les points communs et les différences. Il faudra voir ensuite si ces points communs et ces différences permettent de délimiter des sous-aires au regard de tel ou tel trait, un peu comme un dialectologue trace des isoglosses pour définir des aires dialectales. D'éventuelles sous-aires pourraient alors constituer un principe de structuration pour la suite de l'exposé. Enfin, au sein d'une section consacrée à une sous-aire ou à un point du questionnement général, il semble préférable d'éviter une segmentation par langue, mais il doit être en revanche possible de donner, sous la forme d'encadrés, des éclairages sur quelques cas remarquables empruntés à telle ou telle langue. Ce type de structure concilie donc l'ambition synthétique de l'ouvrage avec un traitement plus approfondi et encyclopédique de quelques cas, ces derniers intervenant de préférence comme une illustration d'un processus ou d'une caractéristique déjà exposés à un niveau plus général.

Notre objectif et notre méthodologie me paraissent aller dans le sens des exigences formulées par Armin Paul Frank dans un article de 1992 où il esquissait l'objectif d'une histoire universelle de la traduction littéraire (ou, selon ses propres termes, « the exploration of the international exchange of "literary" pro-

ducts encompassing all pertinent media and nations »). Il estimait qu'avant de pouvoir réaliser cet objectif,

it is no doubt necessary to work out, at least in outline, the histories of national translation cultures, or parts and portions thereof. We first need to establish dates and facts about translations in terms both of external and internal translation history that are reliable (i.e. gained by methodically and terminologically explicit procedures), comparable (i.e. gained at least by similar if not identical procedures), and so numerous that they can be integrated into pertinent and reliable "area surveys" which, in turn, might serve as component parts of such universal and, potentially, revolutionary syntheses (Frank 1992: 382-383).

Une histoire aréale de la traduction présente donc une utilité réelle non seulement pour une meilleure connaissance de l'histoire culturelle de l'aire étudiée, mais aussi en tant que synthèse intermédiaire en vue de l'élaboration d'une synthèse plus vaste et plus ambitieuse qui serait une histoire universelle de la traduction.

Références

- BAKER Mona (ed.) 1998. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London : Routledge.
- D'HULST Lieven 2001. Why and How to Write Translation Histories? – *Crop*, 6, 21-32.
- EVEN-ZOHAR Itamar 1990. *Polysystem Studies*. Durham : Duke University Press (Poetics Today ; 11-1).
- FRANK Armin Paul 1992. Towards a Cultural History of Literary Translation : "Histories", "Systems", and Other Forms of Synthesizing Research. – Harald Kittel (ed.). *Geschichte, System, literarische Übersetzung = Histories, Systems, Literary Translations*. Berlin : Eric Schmidt Verlag, 369-387.
- KITTEL Harald et al. (ed.) 2004-2007. *Übersetzung : ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung = Translation : an International Encyclopedia of Translation Studies = Traduction : encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction*. Tome 1. Berlin & New York : De Gruyter, 2004. Tome 2. Berlin & New York : De Gruyter, 2007.
- PYM Anthony 1998. *Method in Translation History*. Manchester : St. Jerome.
- TOROP Peeter 1989. Tõlkeloo koostamise printsiibid. – *Akadeemia*, 2, 349-384.
- WOODSWORTH Judith 1998. History of Translation. – Mona Baker (ed.). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London & New York : Routledge, 100-105.